

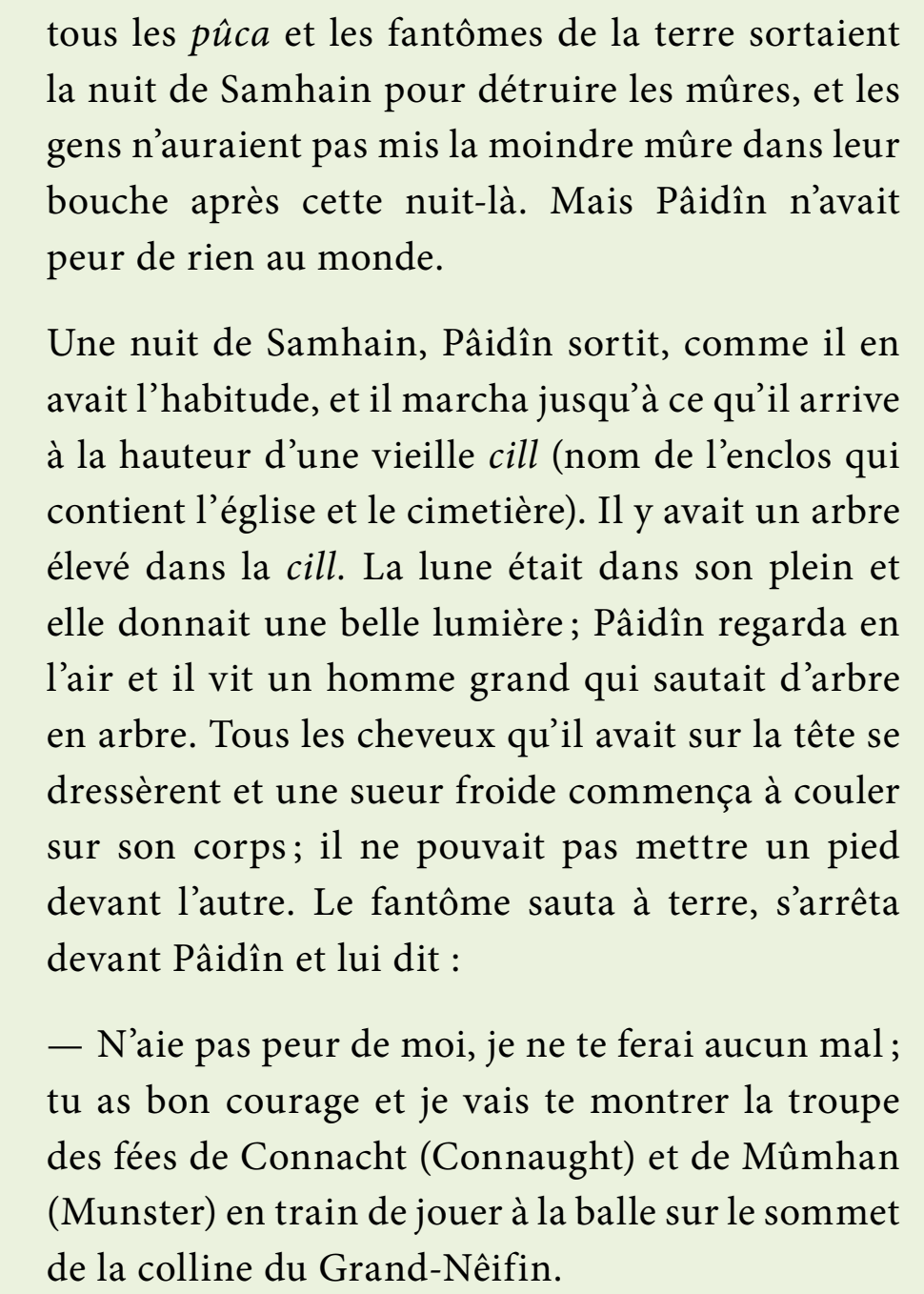
Le Fantôme de l'arbre



Vertiges

JEAN VIVIS COLLETTE ÉDITEUR

Caspar David Friedrich (1774-1840), *L'Arbre aux corbeaux (sur les rives de la Baltique)* - (1822), Musée du Louvre, Paris, France.



Douglas Hyde (1860-1949).

Le fantôme de l'arbre

DANS L'ANCIEN TEMPS, il y avait un homme qui s'appelait Páidín Ruadh O'Ceallaigh et qui demeurait au pied de la colline du Petit-Néifin. Il était marié, mais il n'avait pas d'autre enfant qu'une fille, qui était aveugle de naissance. Voici le nom que lui donnaient les voisins : Nora Dall (Nora l'aveugle), et ils avaient l'idée qu'elle avait des rapports avec les bonnes gens. Páidín n'avait dans sa ferme que deux acres de terre, et pour cette raison, il était très pauvre ; il était dehors chaque nuit, qu'il fit humide ou sec, froid ou chaud, il ne savait pas ce qui l'attirait dehors, mais il était d'une nature remuante et il ne pouvait pas rester chez lui. Dans l'ancien temps, les gens croyaient que tous les *púca* et les fantômes de la terre sortaient la nuit de Samhain pour détruire les mûres, et les gens n'auraient pas mis la moindre mûre dans leur bouche après cette nuit-là. Mais Páidín n'avait peur de rien au monde.

Une nuit de Samhain, Páidín sortit, comme il en avait l'habitude, et il marcha jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur d'une vieille *cill* (nom de l'enclos qui contient l'église et le cimetière). Il y avait un arbre élevé dans la *cill*. La lune était dans son plein et elle donnait une belle lumière ; Páidín regarda en l'air et il vit un homme grand qui sautait d'arbre en arbre. Tous les cheveux qu'il avait sur la tête se dressèrent et une sueur froide commença à couler sur son corps ; il ne pouvait pas mettre un pied devant l'autre. Le fantôme sauta à terre, s'arrêta devant Páidín et lui dit :

— N'aie pas peur de moi, je ne te ferai aucun mal ; tu as bon courage et je vais te montrer la troupe des fées de Connacht (Connaught) et de Múmhan (Munster) en train de jouer à la balle sur le sommet de la colline du Grand-Néifin.

Il saisit Páidín par les deux mains, le jeta sur son dos comme une femme jette un enfant d'un an, sauta sur l'arbre et, en route, d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il arrive au sommet du Grand Néifin et qu'il dépose Páidín doucement et mollement au sommet de la colline. La troupe des fées de Connacht et celle de Múmhan ne furent pas longues à arriver ; elles se mirent à jouer à la balle en présence de Padraic et du fantôme, et jamais homme vivant n'avait vu une chose aussi amusante : Páidín riait tant qu'il pensa éclater. À la fin, le roi de la troupe des fées de Connacht s'écria :

— Hé ! fantôme des arbres, quelle est la troupe qui a gagné la partie ?

— La troupe de Connacht, dit le fantôme.

— Tu es en train de dire un mensonge, dit le roi de la troupe des fées de Múmhan, et nous allons combattre avant d'abandonner la partie aux gens de Connacht.

Ils commencèrent à combattre et ce n'était pas un combat pour rire qu'ils livrèrent, on brisa des crânes, des mains et des pieds et la colline fut rouge de sang. Le roi des fées de Múmhan jeta un cri à la fin, et dit :

— Paix, je vous cède la victoire cette fois-ci, mais nous combattons de nouveau la nuit de Bealtaine.

Alors le fantôme des arbres dit aux deux rois :

— Payez cet homme en vie que j'ai amené ici, vous n'auriez pas pu jouer à la balle sans lui.

— Tu dis vrai, dit le roi de la troupe des fées de Connacht, et il tendit une bourse d'or à Páidín.

— Je ne serai pas moins généreux que lui, dit le roi de la troupe des fées de Múmhan, et lui lui tendit une autre bourse, et en un tour de main, les deux troupes disparurent.

Alors le fantôme lui dit :

— Tu as pas mal d'argent maintenant, y a-t-il quelque chose que tu désirerais ?

— Oui, en vérité, il y en a, dit Páidín : j'ai une fille qui est aveugle de naissance, et je voudrais bien qu'elle vît clair.

— Elle verra clair avant que le soleil ne se couche, demain soir, dit le fantôme, si tu suis mon conseil. Il y a un petit buisson qui croît sur la tombe de ta mère ; prends-en une épine et enfonce-la dans la pustule qui est derrière la tête de ta fille, et elle verra aussi bien que toi ; mais si tu racontes ton secret à n'importe quel homme vivant, elle deviendra aveugle de nouveau. Il est temps pour nous maintenant de nous en aller, car j'ai à te montrer ma demeure avant que tu ne retournes chez toi.

Alors, il prit Páidín des deux mains, il le jeta sur son dos et, en route, il ne s'arrêta pas jusqu'à ce qu'il le dépose sous le grand arbre, dans la *cill*, doucement et mollement. Puis il saisit l'arbre, le souleva et dit :

— Suis-moi.

Páidín entra et le fantôme tira l'arbre après lui ; ils descendirent un bel escalier et arrivèrent à une grande porte ; il ouvrit la porte et ils entrèrent. Quand Páidín regarda autour de lui, il vit bon nombre de gens qui étaient morts dans son voisinage, des années auparavant ; quelques-uns souhaitèrent la bienvenue à Páidín et ils lui demandèrent quand il était mort :

— Je ne suis pas mort encore, dit Páidín.

— Tu plaisantes, dirent-ils, et s'il n'était pas vrai que tu es mort, tu ne serais pas ici au milieu de la troupe des trépassés.

Le fantôme s'approcha, et dit :

— Ne crois pas ces gens-là ; tu as une longue vie heureuse devant toi ; viens avec moi maintenant ; il sera temps pour toi de retourner à la maison. Voici pour toi un petit pot, et n'importe quand tu auras besoin de nourriture, frappe trois coups sur la pierre et dis : « Nourriture et boisson, et gens de service », et tu auras tout ce que tu désires, mais si tu t'en sèpares, tu t'en repentiras. Voici aussi pour toi un petit sifflet, et, n'importe quand tu seras en détresse, souffle dedans, et tu seras secouru, mais, sur ton âme, ne t'en sèpares pas.

Là-dessus, il enleva Páidín ; il le laissa sur la route et lui dit :

— Sur ton âme, ne raconte à nulle personne vivante aucune des choses que tu as vues cette nuit.

Páidín alla chez lui, à la pointe du jour, et sa femme lui demanda où il avait passé la nuit.

— Je n'ai pas flâné, dit-il.

Il déposa le petit pot et il dit : « Nourriture et boisson », mais il avait oublié de frapper les trois coups sur la pierre et il ne vint rien du tout ; il se rappela alors, il frappa les trois coups et deux jeunes femmes sautèrent hors du pot, mirent la table, et dessus toutes sortes de choses à manger et à boire aussi bonnes que celles qui étaient sur la table du roi. Páidín et sa femme et Nóirín Dall mangèrent et burent bien leur content et quand ils eurent fini, les jeunes femmes entrèrent dans le pot et Páidín mit la pierre dessus. Alors il dit à sa femme :

— Nóirín ne sera pas longtemps aveugle, je vais la guérir sans retard, mais ne me demande pas de renseignements à ce sujet, car je ne puis pas t'en donner.

— Tu es en train de te moquer de moi, dit la femme, elle est aveugle de naissance.

— Attends à voir, dit Páidín.

Et le voilà sorti, et il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé au buisson qui croissait sur la tombe de sa mère ; il trouva l'épine et vint à la maison ; il saisit Nóirín, il enfonça l'épine dans la pustule et elle s'écria :

— Je vois tout !

La mère se frotta les mains de joie et dit à Páidín :

— L'amour et la veine de mon cœur, c'est toi ; tu es l'homme le meilleur qu'il y ait au monde.

Ensuite, il frappa trois coups sur la pierre du petit pot et dit :

— « Nourriture et service ».

Ces mots n'étaient pas plus tôt hors de sa bouche que les deux femmes sortirent du pot ; mirent la table devant Páidín, et dessus, toutes sortes de choses meilleures que celles qui étaient sur la table du roi ; ils mangèrent et burent, lui, sa femme et Nóirín, tout leur content et, quand ils eurent fini, les jeunes femmes mirent tout dans le pot, elles y entrèrent elles mêmes et Páidín mit la pierre sur le pot.

Le bruit se répandit que Páidín avait beaucoup de richesses, et tout ce qu'il désirait. Les gens furent remplis d'envie, et se dirent les uns aux autres qu'il n'était pas juste qu'il fût en vie, et ils formèrent un complot pour le tuer ; mais il y avait parmi eux un ami ; c'était le frère de la femme de Páidín, et celui-ci le prévint. Páidín mit le sifflet dans la bouche ; il souffla dedans et peu de temps après, il entendit murmurer à son oreille :

— Sors, et prends les herbes qui sont dans ton jardin, au pied du mur ; manges-en et donne le reste à ta femme et à ta fille, et chacun de vous aura autant de fois la force d'un homme qu'il y a de cheveux sur vos têtes. Avec le maillet qui est sur le mur de ta maison, tu peux battre tout ce qu'il y a d'hommes dans la paroisse.

Au matin, le lendemain, les hommes et les femmes du village vinrent pour tuer Páidín ; ils l'appelaient Lorgadán et Fearsidh (homme-fée) et dirent que s'il ne sortait pas, ils brûleraient la maison par-dessus sa tête. Páidín vint à la porte, leur dit de s'en retourner chez eux, qu'il n'avait fait de tort à aucun d'entre eux ; mais rien ne pouvait les satisfaire, sinon le meurtre de Páidín. Páidín saisit le maillet et la femme un manche de bêche et la fille un ribot de baratte et les voilà sortis ; les gens qui étaient dehors au futur de la maison les attaquèrent, mais Páidín ne fut pas long à les mettre en déroute ; il en laissa la moitié étendus par terre, et il ne lui causèrent pas d'autre désagrément à partir de ce jour.

Il est vrai, le dicton, qu'une femme ne peut pas garder un secret, et ce même dicton devint vrai alors ; la femme de Páidín parla du petit pot à une autre femme ; celle-ci le raconta à une autre, en sorte que l'histoire passa de bouche en bouche jusqu'à ce qu'elle arrive aux oreilles du seigneur de la terre ; celui-ci vint trouver Páidín et dit :

— J'ai entendu dire que tu avais un pot merveilleux ; montre-le-moi.

Páidín lui montra le petit pot et alors le seigneur lui dit :

— Montre-moi la vertu qui est en lui.

Páidín frappa trois coups sur la pierre du pot et dit :

— « Nourriture et service. »

Il n'avait pas plus tôt dit ces mots que les deux jeunes femmes sautèrent hors du pot et mirent la table avec de la nourriture et de la boisson dessus, devant Páidín et le seigneur.

— Par ma main, dit celui-ci, voilà un bon pot ; il serait juste que tu me le prêtes un jour, car il y a des gentilshommes qui iroient me rendre visite, un jour de la semaine qui vient.

Páidín réfléchit à ce qu'il ferait, et enfin il dit :

— Le pot n'aurait aucune vertu si je n'étais pas présent.

— Tu peux venir, et tu seras le bienvenu, dit le seigneur de la terre, mais sois bien habillé.

— Je le serai, dit Páidín, car il était fier d'être parmi les gentilshommes.

— Lundi matin sois à ma maison, et sur ton âme ne me manque pas de parole, dit le seigneur.

Le lendemain, Páidín acheta un nouveau vêtement complet et quand il l'eut mis, il avait si bon air qu'il s'en fallut de peu que sa femme et sa fille ne le reconnussent pas. Le lundi matin, il prit avec lui le petit pot et il alla à la maison du seigneur. Il y avait là une grande réunion de gentilshommes ; le seigneur fit entrer Páidín et le petit pot dans le salon, et dit :

— Fais préparer de la nourriture et de la boisson que je voie s'il y en aura assez pour rassasier ces gentilshommes.

Páidín frappa trois coups sur la pierre du pot et dit :

— « Nourriture, boisson et gens de service. »

Sur-le-champ, six jeunes femmes sautèrent ensemble hors du pot, elles dressèrent une belle table, et dessus il y avait à boire et à manger toutes sortes de choses meilleures les unes que les autres.

Le seigneur invita alors les gentilshommes ; ils entrèrent et ils furent pleins d'admiration quand ils virent la belle table et tout ce qui était dessus ; ils mangèrent et burent leur content, mais bientôt, un sommeil lourd s'empara d'eux tous et quand ils s'éveillèrent, le toit de la maison avait disparu sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Le petit pot, le sifflet et les deux bourses d'or de Páidín avaient disparu, et il était aussi pauvre qu'il avait jamais été.

Pendant qu'il était plongé dans le sommeil de l'ivresse, un lorgadán était venu qui avait emporté le tout, et le malheur tomba sur Páidín parce qu'il n'avait pas gardé le secret de son ami, le fantôme des arbres.

FIN

Le Fantôme de l'arbre,
conte de Douglas Hyde (1860-1949),
est un extrait de
Leabhar Sgéulagheachta,
recueil de contes celtiques paru en 1889,
traduits en français par Georges Dottin
sous le titre *Contes géliques*,
publié en 1893.

ISBN : 978-2-89816-459-0
© Vertiges éditeur, 2021
– 1460 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org